

L'Amateur d'Autographes

Confiné

Gazette bi-hebdomadaire

N° 17

31 MAI 2020



Georges Rodenbach : lithographie d'Henry Bataille.

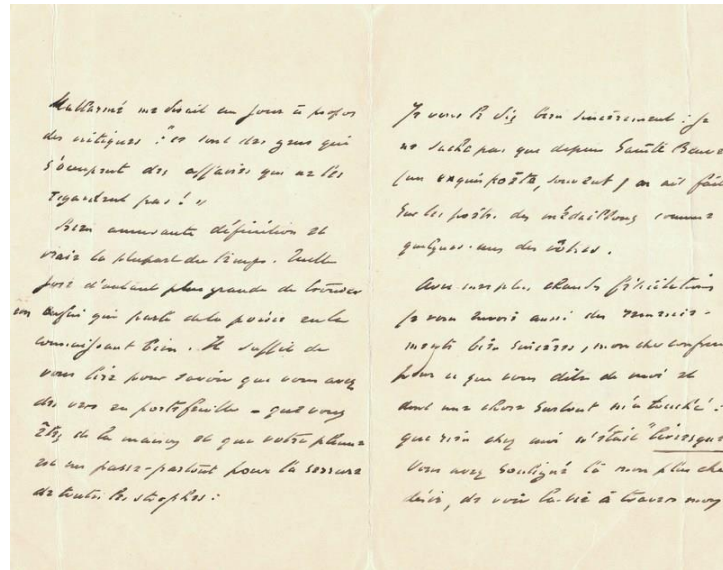
LIBRAIRIE WILLIAM THÉRY

1 bis, place du Donjon

28800 - ALLUYES

Tél. 02 37 47 35 63

E.mail : williamthery@wanadoo.fr



À la réception de *Nos Poètes*, que Jules Tellier publie en 1888 à Paris chez l'éditeur Dupret dans la collection « Les Écrivains d'aujourd'hui », Georges Rodenbach remercie l'auteur de l'exemplaire qu'il a lu avec attention – « *lenteur et insistance à chaque ligne* » écrit-il – par une lettre que l'on peut aussi dater de 1888 :

Mon cher confrère

Un peu tard je vous écris au sujet de votre magnifique livre, mais j'ai été bien souffrant dans ces derniers temps. Aujourd'hui me voilà guéri et j'ai la joie de vous dire comment j'ai lu avec lenteur et insistance à chaque ligne cette si intéressante et si loyale étude sur nos Poètes. Comme on voit que vous du moins vous comprenez la raison de tous les points sur les I. Mallarmé me disait un jour à propos des critiques : « ce sont des gens qui s'occupent des affaires qui ne les regardent pas ! »

Bien amusante définition et vraie la plupart du temps. Quelle joie d'autant plus grande de trouver un enfin (sic) qui parle de la poésie en la connaissant bien. Il suffit de vous lire pour savoir que vous avez des vers en portefeuille – que vous êtes de la maison et que votre plume est un passe-partout pour la serrure de toutes les strophes.

Je vous le dis bien sincèrement : je ne sache pas que depuis Sainte-Beuve (un exquis poète, souvent) on ait fait sur les poètes des médaillons comme quelques-uns des vôtres.

Avec mes plus chaudes félicitations je vous envoie aussi des remerciements bien sincères, mon cher confrère, pour ce que vous dites de moi et dont une chose surtout m'a touché : que rien chez moi n'était « livresque ». Vous avez souligné là mon plus cher désir, de voir la vie à travers mon cœur, à rebours de tant d'autres qui ne la voient qu'à travers des lectures.

Je m'en vais samedi en Belgique pour quelques jours, mais à mon retour j'espère que nous nous verrons quelquefois.

Bien à vous

The image shows the handwritten signature of Georges Rodenbach in cursive. The signature is fluid and elegant, with a long, sweeping tail that extends downwards and to the right.

Dans *Nos Poètes* Jules Tellier dresse un panorama très personnel de la poésie contemporaine : « I – Quatre maîtres. II – Quelques aînés. III – Poètes divers. IV – Décadents et symbolistes ». Les pages consacrées à Georges Rodenbach (p. 174 à 180) appartiennent au « Livre III, chapitre V – Les Baudelairiens ». Jules Tellier s’y montre un lecteur attentif et empathique du recueil de Rodenbach *La Jeunesse blanche*, paru le 15 mars 1886 chez Alphonse Lemerre : « *La Jeunesse blanche*. (C’est le recueil le plus récent et le meilleur de M. Rodenbach. Il a donné en outre les *Tristesses*, la *Mer élégante*, l’*Hiver mondain*.) » (p. 178) Rodenbach avait aussi publié en 1877 *Le Foyer et les Champs*, à Paris chez Palmé et à Bruxelles chez Lebrocqy, mais il considérait ces quatre recueils comme des œuvres de jeunesse et les avait retirés de son œuvre complet. *La Jeunesse blanche* était pour Rodenbach son premier recueil important.

Jules Tellier, (13 février 1863, Le Havre – Toulouse, 29 mai 1889, décès suite à une fièvre typhoïde), laisse une œuvre composée d’un recueil de poèmes, *Les Brumes* (Paris, Lemerre, 1883), de *Nos Poètes* et de contes, de chroniques et d’articles de journaux parus de 1886 à 1889 dans *Les Chroniques*, *La Revue bleue*, *Le Gaulois* et, pour la plupart, dans le journal *Le Parti National*. Il a aussi donné un *Jules Lemaître*, chez Vanier dans la collection « Les Hommes d’aujourd’hui », orné en couverture d’une caricature par Manuel Luque – Lemaître avait été l’un des professeurs de Tellier, au Havre –. En 1890 paraît un recueil posthume d’inédits et de quelques textes publiés dans des revues et des journaux : *Reliques*, chez Hérissey à Évreux. Raymond de La Tailhède, qui avait reçu les papiers de Jules Tellier, a réuni les œuvres (presque) complètes de Tellier en deux volumes édités par Émile-Paul Frères, de 1923 à 1925. Un troisième, qui aurait repris *Nos Poètes*, était annoncé mais il n’a pas été publié. Jules Tellier cite Rodenbach dans certains textes de critique, toujours avec bienveillance : « (...) car celui-là est vraiment un poète » (p. 381 du volume II des *Œuvres*) mais parfois avec la marque d’une vraie connaissance des faiblesses des milieux littéraires belge et français. » (*ibid.* p. 383).

*

Quand il écrit cette lettre, Rodenbach réside définitivement à Paris (il y mourra le 25 décembre 1898) depuis le 26 janvier 1888, il n’exerce plus aucune fonction dans la magistrature car il « est venu à Paris dans l’espoir d’y atteindre à la renommée, peut-être à la gloire, car seule la Ville Lumière consacre un talent, lui assure une destinée universelle » écrit Pierre Maës dans *Georges Rodenbach-1855-1898* (Paris et Bruxelles, Eugène Figuière, 1926, p. 108). Chaque semaine il doit envoyer une « Lettre parisienne » au *Journal de Bruxelles*. Rodenbach en écrira trois cent trente, l’ensemble est une chronique de première main sur la vie parisienne entre 1888 et 1895 (dans le *Journal de Bruxelles*) et en 1895 dans le *Journal de Genève*. Paris aussi où, le 11 août 1888, il épouse Anna-Maria Urbain, nièce de Villiers de l’Isle-Adam (Villiers et Urbain Urbain (sic) sont les témoins d’Anna Urbain, Cladel et Coppée ceux de Georges Rodenbach)¹ et où le 21 août 1892 naîtra leur fils unique, Constantin. Peu après son arrivée, il sera reçu chez Mallarmé, rencontré chez Banville lors du premier séjour parisien (1878-1879), et avec qui se renforce très rapidement sa plus féconde relation littéraire et amicale. Il est aussi accueilli avec amitié chez les Daudet et chez Edmond

¹ « Il a résolu aussi de se marier, ce qui est plus grave encore. » écrit Maës. Tout dépend du sens que l’on donne à « grave »...

de Goncourt et il aura d'excellents rapports avec des écrivains et des artistes très en vue, dont Rodin, sans oublier toutefois sa Belgique natale.

Or en 1888 il est bien connu à Paris, et il s'y est employé : du 19 octobre 1878 jusqu'au 7 juillet 1879, il vécut à Paris pour y parfaire son droit (il est avocat de formation et il a exercé à Bruxelles). En fait il avait assidument participé à la vie littéraire et artistique parisienne : il fréquentait le Cercle des Hydropathes, il suivait à la Sorbonne les cours du philosophe Elme Marie Caro et il était reçu dans le salon de la poétesse Louise Ackermann (Caro et Ackermann inscriront durablement l'empreinte de Schopenhauer dans l'œuvre de Rodenbach). Il rencontrait aussi des confrères qui avaient une « situation » et une « audience », pour citer Julien Gracq, dans la littérature à Paris, entre autres François Coppée (qui lui ouvrira la porte de Victor Hugo), Paul Bourget (qui à cette époque était connu comme poète), Théodore de Banville, Léon Cladel, Alphonse Daudet, il l'écrit à Émile Verhaeren au début de l'année 1879 :

A Paris, je m'amuse toujours énormément. J'ai beaucoup été dans le monde l'hiver, trop même, car j'avais peu de soirées sans dîner ou sans bal, et cela finit par fatiguer. Je connais pas mal d'artistes. Parmi les poètes – outre Coppée très affable, chez lequel j'ai presque pris l'habitude de déjeuner une fois par semaine – je vais souvent chez Bailly. Tous les samedis, je vais causer chez Mme Louise Ackermann, qui m'aime beaucoup. Je vais de temps en temps chez G. de Porto-Riche, chez lequel j'ai assisté à une fête magnifique, et enfin chez cet excellent Théodore de Banville.

Revenu à Gand, dès le 9 juillet 1879 il envoie à Émile Verhaeren une longue lettre, très explicite sur son ennui :

(...) Me voici revenu à Gand depuis deux jours et tu ne peux t'imaginer la lugubre impression que me fait Gand et tout ce qui m'entoure (...) Tu ne sais pas ce qu'on perd en perdant Paris. J'y connaissais plus de cinquante familles, une foule de jeunes gens et d'artistes, ainsi que d'aimables femmes dont j'étais aimé. (...) Tout s'évanouit comme en un rêve. (...) à Paris, on vit fiévreux, on vit double, on est en serre chaude et, tout d'un coup, la sève bout et la pensée fleurit.

Cependant il maintient et amplifie les relations nouées à Paris. Il est reconnu et apprécié dans le milieu littéraire parisien : *Les Tristesses* (Lemerre, 1879) bénéficie d'une presse élogieuse dans les journaux et revues influents, certains de ses vers sont cités dans ces mêmes médias, et c'est aussi chez Lemerre qu'en 1881 il publie *La Mer élégante*, avec une préface de Jean Aicard – autre recommandation importante : Jean Aicard avait connu le succès dès son premier recueil, *Les Jeunes Croyances*, publié chez Lemerre en 1867, et il a collaboré au deuxième volume du *Parnasse contemporain*, chez Lemerre en 1869.

Le « milieu Alphonse Lemerre » lui est acquis, il s'y est placé : Aicard, Bourget, Coppée, Ackermann, Banville, Tellier sont des auteurs de la maison Lemerre. Et les lettres de Rodenbach à l'influent éditeur en témoignent : la formule « *vous êtes de la maison* » adressée à Tellier reprend celle que Rodenbach rappelait à Lemerre fin 1885 ou début 1886, peu avant la publication de *La Jeunesse Blanche* : « *Mon cher Monsieur Lemerre / Vous m'avez dit en acceptant mon volume La Jeunesse Blanche : “ Oui ! certainement ! vous êtes de la maison ! ”* », et « *maison* » recouvre la maison Poésie et la maison Édition. Toute la phrase « *Il suffit de vous lire pour savoir que vous avez des vers en portefeuille – que vous êtes de la*

maison et que votre plume est un passe-partout pour la serrure de toutes les strophes » s'inscrit métaphoriquement dans la même confraternité mutuellement reconnaissante.

Ainsi, Rodenbach revient à Paris avec une œuvre déjà importante – œuvre écrite et forte de qualité d'action dans la vie culturelle, en France il y avait presque dix ans, mais aussi en Belgique où il s'était très impliqué dans la vie littéraire et artistique bruxelloise et dans ses soubresauts, notamment au journal politique *Le Progrès* et dans *La Jeune Belgique*, en compagnie du célèbre et dynamique avocat Edmond Picard. Il y arrive aussi avec une renommée assurée qu'il a solidement entretenue, et avec un nom qu'il saura faire encore mieux figurer au premier plan dans cette période d'échanges culturels et littéraires intenses entre Bruxelles et Paris².

*

Subtilement construite en gradation, la lettre résume tout ceci. Du remerciement enthousiaste : « *magnifique livre* », « *cette si intéressante et si loyale³ étude sur nos Poètes* » et peut-être quelque peu flatteur (d'autres lettres de Rodenbach appellent une lecture identique), à la référence incontournable à Mallarmé. Puis à la reconnaissance d'un poète qui, lui, s'occupe des affaires qui le regardent et « *qui parle de la poésie en la connaissant bien* », par un autre poète : Rodenbach écrit deux fois « *mon cher confrère* », comme Tellier il met une initiale capitale à « *Poètes* », le rappel du « *nos* » renforce la complicité en poésie déjà contenue dans le titre du livre de Tellier, et la récurrence importante du « *vous* » induit une proximité poétique certaine entre les deux écrivains sous un aspect de conversation de haute tenue – jusqu'à l'affirmation par Rodenbach de sa propre poétique, et Rodenbach a laissé peu de références sur celle-ci pour que ce qu'il en écrit ici prenne un authentique intérêt :

Avec mes plus chaudes félicitations je vous envoie aussi des remerciements bien sincères, mon cher confrère, pour ce que vous dites de moi et dont une chose surtout m'a touché : que rien chez moi n'était « livresque ». Vous avez souligné là mon plus cher désir, de voir la vie à travers mon cœur, à rebours de tant d'autres qui ne la voient qu'à travers des lectures.

« Nos Poètes » écrit à son tour Georges Rodenbach : ces mots confortaient Jules Tellier dans sa passion pour la poésie, lui lecteur impénitent des poètes, de l'antiquité jusqu'à Victor Hugo, qu'il mettait en tête de son panthéon poétique. Il savait par cœur des centaines et des centaines de vers, Paul Guigou nous l'apprend dans la préface aux *Reliques*. Rodenbach se montre sensible aux premières lignes de l'étude, on le serait à moins :

L'influence de Baudelaire a été grande en ces dernières années. Il a eu des imitateurs bien différents ; et je crois qu'il les méritait tous. Il y avait en lui un artiste subtil et savant, d'esprit mystique et de nerfs délicats. Il méritait d'avoir pour émule M. Rodenbach (et M. Verlaine aussi, dont je parlerai à part.) (p. 174-175)

² Pour une approche détaillée de ces années, il faut lire les deux livres de Paul Gorceix : *Georges Rodenbach (1855-1898)*, Paris, Champion, 2006 et *Les essais critiques d'un journaliste*, Paris, Champion, 2007. Ces deux livres et celui de Pierre Maës m'ont été très utiles pour la présentation de cette lettre.

³ Les adjectifs « intéressante » et « loyale » s'appliquent de même aux articles que publiera Rodenbach au sujet des poètes qu'il aimait et admirait, citons Mallarmé, Hugo, Brizeux, Marceline Desbordes-Valmore, Baudelaire, Guérin, Montesquiou, Samain et Mistral, au sujet aussi des artistes qu'il appréciait aussi, Rodin au premier rang. Le recueil posthume mais préparé peu avant sa mort par Rodenbach : *L'Élite* (1899) en témoigne.

Premières lignes qu'à la fin de son article Tellier retournera en faveur de Rodenbach (et de Verlaine) :

Je le classe ici parmi les Baudelairiens et il se peut qu'il soit, en effet, dans le temps, l'imitateur de Baudelaire. Mais s'il est vrai que les choses imparfaites procèdent, dans l'absolu, des choses parfaites, et n'en sont qu'un reflet, il me plairait de dire qu'à un point de vue supérieur, Baudelaire n'est que son imitateur honorable, laborieux et froid, à lui et à Verlaine. (p. 180)

Habilement – et avant un autre compliment : « *Je vous le dis bien sincèrement : je ne sache pas que depuis Sainte Beuve (un exquis poète, souvent) on ait fait sur les poètes des médailles comme quelques-uns des vôtres* », et il faut donner à « médailles » tout le sens prestigieux acquis au cours de l'Histoire dans la numismatique et dans l'architecture, et appliqué ici à la critique littéraire – Rodenbach renforce ses remerciements par l'autorité de la parole du Maître Stéphane Mallarmé.

Jules Tellier a très bien saisi et exprimé combien, Rodenbach revivait dans sa poésie tous les souvenirs et toutes les impressions durablement inscrits en lui, et l'on comprend pourquoi Rodenbach y insiste par « *rien chez moi n'était livresque* » :

Aussi, l'amour profond de la vieille ville familière et mystérieuse s'unira tout naturellement au culte de la tradition et du passé. M. Rodenbach est, en effet, catholique et son catholicisme est un peu extérieur et décoratif. Il chante volontiers les processions, les cérémonies du culte, et il en reçoit surtout des impressions nerveuses, à la façon des femmes. Mais ces impressions sont très sincères et très intenses. Dans ces pièces-là comme dans les autres, je ne connais pas de poésie qui soit moins que la sienne artificielle et « livresque » et qui semble sortir plus naturellement d'une âme. (179)

Ce que Rodenbach signifiera dans sa lettre par « *voir la vie à travers mon cœur* » répond à la justesse dans l'analyse par Tellier :

M. Georges Rodenbach m'apparaît avant tout comme le poète des villes, et mieux, du mystère des villes. Que les villes soient mystérieuses à l'égal de la campagne, nos poètes ne l'ont guère senti. (...) Hugo seul le soupçonna un jour (...) Ce n'était qu'une indication, mais curieuse. Elle ne fut guère comprise. Et la ville attendit longtemps son poète, – l'ancienne ville étrange et touffue, pleine de recoins et de détours, plus troublante que la forêt. Elle l'a trouvé aujourd'hui. (p. 175-176)

O la mélancolie de l'heure pâle où s'allume le gaz ! et les tristesses des ruelles nocturnes où l'asphalte miroite de pluie sous les réverbères ! M. Rodenbach les a connues le premier, et ses vers en sont pleins. Âme inquiète et vibrante à l'excès, il a mieux que personne senti le charme douloureux des vieux murs au fond des vieilles rues, et dit la tristesse des canaux de nuit éclairés par des lanternes, et dégagé l'âme du peuple « éparse au fond des terrains vagues ». (p. 177)

*Quand le soir descendait, le soir attendrissant,
Des amants chuchoteurs allaient le long des berges;
Des bruits d'orgue venaient des lointaines auberges,
Et la lune attristait comme un portrait d'absent.*

*Or, ces orgues pleurant parmi les vapeurs bleues
Du brouillard qui semblait l'haleine de la nuit,
Ces orgues dont l'espace alanguissait le bruit,*

C'était la voix dolente et l'âme des banlieues;

*L'âme des quartiers morts et des pauvres enclos,
L'âme éparse du peuple au fond des terrains vagues,
Du peuple tristement joyeux, pareils aux vagues
Dont l'écume chantante est pleine de sanglots;*

*L'âme des vagabonds, des forains sans asile,
Et des vieux chiens perdus par les chemins lépreux,
Où des flaques d'eau morte ont un air douloureux
Comme des yeux crevés d'où le soleil s'exile !*

*Oh ! ces orgues, le soir, par les lointains faubourgs,
Rythmes plaintifs cognant les vitres des lanternes,
Et venant consoler, près des mornes casernes,
L'âme des déserteurs pleurant dans les tambours⁴ !*

Remarquez que les villes, et les villes belges surtout, que chante M. Rodenbach, ont de vieilles cathédrales, des beffrois, des monuments de toute sorte. Les cloches y sonnent longuement. Elles sont les gardiennes des souvenirs. Le moyen âge est encore vivant dans leurs vieux hôtels, et M. Rodenbach l'a dit magnifiquement. (p. 178-179)

« Âme inquiète et vibrante à l'excès », « charme douloureux », ces mots résonnaient avec intensité dans l'esprit et dans la vie en poésie de Rodenbach, comme le feront ceux de Charles Guérin dans son *Georges Rodenbach* (Nancy, Crépin-Leblond, 1894), mots bien proches de ceux de Tellier :

Vers et prose, on dirait une musique blanche, comme ouatée, de cette musique dont on drolote ceux qui vont mourir dans les grandes chambres silencieuses, aux rideaux calmes ; les vers – surtout – de Rodenbach fleurissent à la mémoire comme des lys pâles, et l'âme s'enveloppe de leur charme d'infinie mélancolie aux soirs de novembre où la pluie clapote tristement aux pavés des petites rues, où l'on s'en revient d'avoir prié dans les cimetières pour les chers Exilés. (...) On me reprochera peut-être d'avoir – dans cette analyse de la Jeunesse Blanche – multiplié les citations. J'ai voulu ainsi indiquer, en reliant les vers par de brèves proses, l'unité parfaite qui se trouve dans ce livre à l'état latent. J'ai dans ce dessein souvent interverti l'ordre des pièces : que cela me soit pardonné. (p. 5 et 25).

Rodenbach l'écrivait en remerciement à Guérin en juin 1894, et chaque mot porte sens au plus haut du terme dans la brièveté de la phrase : « *Quant au texte, je l'ai relu ; c'est d'une critique dont la sympathie me touche beaucoup, et me flatte, venant de l'excellent et subtil poète que vous êtes.* » C'est dans la continuité de la lettre à Jules Tellier.

Mais Tellier se définissait à travers cette perception mélancolique de la poésie de Rodenbach dans *La Jeunesse blanche*, il ressentait et partageait de même cette mélancolie immanente (contre laquelle il luttait aussi, il l'écrit dans ses vers), cette présence de la mort et ce pessimisme que souligne Henriette Charasson dans *Jules Tellier* (Paris, Mercure de France, 1922). Il les disait dans sa poésie :

⁴ *La Jeunesse blanche*, « Les orgues », p. 80-81. Tellier omet le L à lune (vers4) et remplace le point final par un !

(...) *Maintenant je vis seul, énigmatique et sombre,
Ignoré comme ceux qui voyagent les nuits ;
Las des désirs sans terme et des plaintes sans nombre,
J'ai jeté pour jamais les deux flûtes dans l'ombre,
Et je me suis cloîtré dans la tour des Ennuis.* (I, p. 241, « Les deux flûtes »)

ou

(...) *Dans l'immense ennui du logis plein d'ombre,
Comme le repos va vous être amer,
O corps plus flétri que la forêt sombre !
O cœur plus glacé que la sombre mer !* (I, p. 242, « Chanson d'hiver »)

Il relisait son propre univers mélancolique dans ces vers de Rodenbach qu'il citait :

*Tout agonise et tout se tait ; on n'entend plus
Qu'un très mélancolique air de flûte qui pleure,
Seul, dans quelque invisible et noirâtre demeure
Où le joueur s'accoude aux châssis vermoulus!*

*Et l'on devine au loin le musicien sombre,
Pauvre, morne, qui joue au bord croulant des toits ;
La tristesse du soir a passé dans ses doigts,
Et dans sa flûte à trous il fait chanter de l'ombre⁵.*

Enfin dans cette gradation, l'espoir de rencontres de visu, au cours desquelles les échanges amicaux et poétiques prendraient tout leur sens et toute leur signification. Dans une autre lettre à Jules Tellier, en novembre 1888, Rodenbach écrit :

(...) *Du reste je lis habituellement votre journal [le Parti national], en grande partie afin de vous rencontrer de temps en temps au coin d'une colonne. Mais ce n'est pas assez, et j'espère vous voir un de ces soirs et faire, comme vous me le proposez si gentiment, une noctambule promenade en des ruelles inconnues, couleur de notre rêve ! »*

*

Cette lettre est l'une des plus importantes du corpus des lettres écrites par Rodenbach car, au-delà de la fluidité du style et de la qualité de lecture de *Nos Poètes* qui s'en exprime, s'y dessine un autoportrait de Rodenbach-en-poésie, l'autobiographie d'une âme continûment sensible à la mélancolie, d'une âme dévouée à la poésie, en vers comme en prose – les romans à venir en attesteront –, à travers les mots poétiquement amicaux adressés à l'un de ses confrères, comme ils le seront vers d'autres, « en notre mère la poésie », image clé venue de Montesquiou au sujet de Marceline Desbordes-Valmore et adoptée dans ses lettres par Rodenbach dans nombre de formules de politesse.

Jean-Louis Meunier



⁵ *La Jeunesse blanche*, « Vieux quais », p. 88-89. Tellier remplace les : par ; (vers 1).

